

Yannis Ritsos

Grécité

trad. De J. Lacarrière

Fata Morgana éd., 27 p.

Il aura fallu la tragique actualité du coup d'état d'avril 1967 pour que le poète Yannis Ritsos trouve en France la place qui lui revient. Jusqu'à cette date, ce qu'on pouvait connaître de son œuvre se résumait à quelques articles et traductions des *Lettres Françaises* et à deux courts recueils parus en 1958 et 1966 chez Pierre Seghers : *Quatrième dimension* et *Témoignages*. Ce n'est pas le lieu de s'interroger sur ce destin singulier et quelque peu injuste qui frappe les œuvres des poètes grecs dont la plupart durent à des événements extérieurs, souvent fortuits, le fait d'être connues en France. Disons seulement que depuis un an, il est possible de mieux lire Ritsos. L'an dernier, les Editeurs Français Réunis publiaient sous le titre *La maison est à louer* une importante anthologie de textes écrits entre 1957 et 1966 ; cette année, un jeune et fort sympathique éditeur, Bruno Roy, publie *Grécité*, poème écrit pendant la guerre civile, entre 1947 et 1949. Mais il restait encore de nombreux recueils non traduits et surtout il manquait une étude d'ensemble sur Ritsos et sur son œuvre : ce vide vient d'être comblé par l'essai de Chrysa Papandréou paru chez Pierre Seghers.

Ce qui frappe le plus à la lecture de cet essai et surtout des traductions qui le suivent, c'est la permanence, chez Ritsos, pendant plus de trente années d'activité poétique, d'un langage très élaboré qui ne doit rien, quoi qu'en ait dit certains, aux recettes du réalisme socialiste. Ritsos, né en 1909, a publié jusqu'à ce jour plus de trente recueils, échelonnés de 1934 à 1967. Cette prolixité n'a pas manqué de susciter certaines réticences. La poésie de Ritsos est en effet prolixe, parfois répétitive, noyée dans une profusion d'images dont certaines pèchent par facilité, emportée par un torrent lyrique charriant pêle-mêle slogans et souvenirs d'enfance, témoignages de déportation et rêveries introspectives, descriptions minutieuses et visions symboliques. Mais à travers cette œuvre énorme, presque déconcertante par sa fidélité à elle-même et par l'intransigeance et la sincérité de son combat, on devine une ascèse et une ferveur qui rendent arbitraire toute barrière entre le poète, l'homme et le militant.

Ritsos est sans aucun doute un poète engagé, engagé au sens profond du terme – car toute sa vie est elle aussi un poème tragique – apôtre d'un combat où le verbe n'est pas l'instrument docile de l'idéologie mais devient une arme par lui-même. D'ailleurs, plus encore qu'un poète engagé, je dirai que Ritsos est un poète enraciné, un autochtone dont l'œuvre s'est développée à l'abri de toute influence étrangère, à l'exception peut-être, pendant une brève période, de celle de Maïakovski. C'est un fait assez rare en Grèce pour qu'il vaille la peine de le noter. S'il connaît la poésie étrangère (Ritsos a traduit des poèmes d'Alexandre Blok, d'Attila Jozsef, de Maïakovski et d'Ehrenbourg), ces poètes n'eurent qu'une influence éphémère sur son œuvre dont les étapes majeures : *Epitaphios* (1936), *Veille* (1954), *la Sonate au clair de lune* (1956), *les Vieilles femmes et la mer* (1959), *la Maison morte* (1962), *Philoctète* (1965), *Oreste* (1966) doivent leur inspiration à des thèmes purement grecs.

Bien que ne s'exprimant jamais à la première personne – il emploie toujours le *nous* même pour parler de lui – Ritsos a souvent restitué dans son œuvre les drames personnels de sa vie. Né à Monemvasie, dans le sud du Péloponèse, il eut une enfance et une adolescence difficiles, marquées par des tragédies familiales de toute sorte : la misère après l'aisance, la maladie, la folie, la mort. A cette tragédie personnelle, dont la malédiction ne fut levée dans sa vie que fort tard, s'ajoute bientôt la tragédie de son pays : dictature de Métaxas en 1935, guerre, occupation, résistance, guerre civile, prison, déportation. Partout, autour de lui, à cette période de la vie où l'homme acquiert la plénitude de ses forces et de son langage, c'est la mort, le drame, l'humiliation, la répression. La plupart des poètes grecs contemporains ont tous exprimé ce drame

dans leurs œuvres, sous des formes directes ou transposées : Georges Séféris dans ses poèmes sur Chypre, Odyssea Elytis dans la grande suite lyrique d'*Axion esti*. Chez Ritsos, la poésie va plus loin dans son identification avec l'acte même du combat. Il n'est pas seulement témoin mais victime. Le verbe se fait alors plus incisif, les mots deviennent poudre et feu :

*Leur main est rivée au fusil
Leur fusil prolonge leur main
Leur main prolonge leur âme.
Sur leur lèvres habite la colère*

*Et le chagrin luit au fond de leurs yeux
Comme une étoile au fond d'un creux de sel.*

Si beaucoup des poèmes de Ritsos ont ce goût d'amertume, de colère et d'échec, c'est que toutes ces années de combat – pendant la Résistance et la guerre civile – toutes ces années de veilles, puis de prison, tous ces espoirs trahis enfin, ne portent guère à l'effusion. Mais il y a toujours chez lui le revers chaleureux de cette désillusion qui laisse dans la bouche du poète l'âcre goût « *d'amertume d'une prune verte* » : ce revers, c'est un amour tout aussi obstiné, organique, de la terre grecque et de son peuple, de cette beauté irréductible du paysage et des moindres objets du labeur qui resurgit après chaque défaite et renaît après chaque mort. Les longues suites lyriques de *la Dame des vignes* (écrite comme *Grécité* entre 1945 et 1947) et de *Forme de l'absence* (1958) comportent, malgré leur ton nostalgique, des passages qui sont comme un défi jeté au visage de la mort :

*Au printemps, tout baigne à nouveau dans une eau bleue...
Deux hirondelles sont de retour sur notre toit
deux esquifs en papier que l'enfant morte
a lâchés de l'au-delà
pour qu'ils viennent jeter l'ancre dans leur petit havre de paille.
Voici que la mère a de nouveau sur les lèvres un profond sourire
qui tremble comme le fléau d'une balance au-dessus du temps,
comme si elle concevait, avec le nouvel enfant qu'elle attend
celui qu'elle a perdu.*

Un poète mobilisé au service du souvenir – pour qu'on se souvienne de ce qui fut irrémédiablement détruit – mais aussi au service de l'espoir, pour que l'on sache que la vie continue – et l'amour et la fraternité – au-delà de la mort. C'est ici, au cœur de cet émoi qui mobilise le poète aux côtés de ses compagnons visibles et invisibles, que Ritsos retourne justement à lui-même et que les souvenirs d'enfance, les heures de joie, prennent une valeur révélatrice, alchimique, qui transmue le présent, ses lumières et son intensité :

*Tes jouets
se sont levés d'eux-mêmes et ont déménagé au ciel
La petite chaise d'enfant
est devenue une étrange constellation géométrique
dans les nuits d'été. Il nous faudra des siècles
pour la déménager à nouveau de la chambre de la cour.
Et ces siècles
sont passés dans notre vie et la vie s'est creusée
au point que désormais chaque geste de la mère...
s'accompagne d'une ombre immense, invraisemblable,*

*qui se projette
sur de gigantesques coupoles comme si l'éclairage s'inversait
et tout s'éclaire du bas vers le haut et du dedans vers le dehors.*

Ainsi Ritsos a-t-il poursuivi jusqu'au bout ses trois devoirs qu'il ressent comme étant ceux d'un poète : témoigner, veiller, chanter. Ainsi se développe(nt) aussi dans son œuvre ces trois aspects qu'on retrouve tour à tour séparés et mêlés, dans les œuvres inspirées de thèmes antiques comme *Philoctète*, *Oreste*, *la Maison morte*, mais vécues dans un présent où le temps impose ses strates vivantes.

Le combattant y apparaît tel qu'il doit être et tel que Ritsos l'a conçu : non comme un héros vantard et inconscient, mais comme un homme qui sait que chaque geste de mort tue aussi quelque chose en lui-même et qu'à jamais

*Le cœur de nos enfants est marqué de petites croix
comme les traces laissées par les mouettes
au crépuscule, sur le sable.*

La Quinzaine littéraire Novembre 1968